

<https://www.dechargelarevue.com/Felure-de-Michel-Diaz.html>



Florence Saint-Roch : Pages de garde n° 10

# Fêlure, de Michel Diaz

- Le Magnum - Repérage -

Date de mise en ligne : dimanche 17 novembre 2024

---

Copyright © Décharge - Tous droits réservés

---

**Sans doute est-ce une disposition naturelle : bien que d'un tempérament inquiet (comment ne pas l'être ?), dans l'effroi aussi parfois, je me veux fille de l'air, filant nez au vent, en quête, dans la vie comme dans mes poèmes, d'un peu plus de clarté et de lumière. Sans cet élan, comment tenir, comment écrire ?**

Tout mon respect (un respect mêlé de curiosité) aux auteurs qui parviennent à s'en passer. **Michel Diaz**, par exemple, dans certains de ses recueils, fait littéralement l'économie du soleil. Ainsi *Fêlure*, aux éditions *Musimot*, forme une chronique sombre, décrit un engouffrement désespéré dans les zones les plus obscures et les plus reculées de l'être. Ce journal s'amorce le 21 décembre, soit pile au commencement de l'hiver et s'achève le 26 mars, soit quelques jours après le début du printemps. C'est dire que rien – pas même l'hiver – ne se résout vraiment chez M. Diaz. Les questions comme les plaies de vivre restent ouvertes. Le « je » qui s'exprime dans ces pages consigne scrupuleusement ses « douleurs d'être », trace, « serré contre les bouées noires de l'angoisse », les linéaments d'un perpétuel trait de fracture entre le monde et lui, entre les mots et lui :

Pour se sentir vivant, il faudrait convoquer ce miracle : être là, sans paroles, pas trop en avant de soi et pas trop en arrière non plus, mais juste en équilibre sur la ligne de crête du souffle, accordé au balancement des secondes, au rythme de leur pouls.

Faute de pouvoir « n'être d'aucun lieu, de n'appartenir à aucune époque », le scripteur de ces pages rêve d' « une chute vertigineuse », d'une « prodigieuse descente aux mystères des origines./Dans la soute d'avant exister./Au plus noir ». Il creuse et explore, inguérissable, le fond du fond ; il tranche dans le vif, coupe à la lame : défilé, effilé des jours où il n'est d'autre ressource que de « Prendre appui sur le bord de ses déchirures ».

Ce faisant, il éprouve une insondable solitude, « Ces longs flocons qui tombent, je suis seul à pouvoir les entendre. » Les autres cruellement font défaut ; « Qui appeler ? » pour lui dire l'indicible, lui donner à palper l'impalpable ?

J'étais là, parmi vous.

... Quelqu'un est là, j'aurais voulu vous dire. On ne sait qui. Qu'on devine pourtant, mais qu'on feint d'ignorer ou refuse de connaître. Et cela vient du fond, de là où les regards butent contre la nuit.

Quelqu'un, là, au milieu de vous. Jamais loin. À côté. Tête sur l'enclume polie de sa persévérance.

Humaine condition, condition du poète... Renonçant à trouver ne serait-ce qu'un possible écho, ou le plus mince assentiment à ce qui « demandait à être », la voix du poème invente des stratégies, développe des mécanismes ; mais malgré « les emplâtres plaqués sur le mur, rebouchant l'âge », les fissures réapparaissent « qui font craquer l'enduit trop mince ». Alors que faire ? Racler « les peaux mortes de l'hiver », chahuter « son théâtre d'ombres », ou consentir à hiberner toujours, à se taire à jamais ? Au lecteur de faire son choix, tandis que le narrateur fait le sien. En impasse dans sa nuit, ce dernier formule un vœu : « Qu'enfin s'ouvre une porte », une porte de sortie, comme on dit, qui définitivement le délivrerait.

Et nous, de quelle porte rêvons-nous, quels seuils encore franchir, vers quoi nous obstiner ?

*Post-scriptum :*

**Repères : Michel Diaz** : *Fêlure*. Éditions *Musimot*, 2016